慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Récits d'Amérique de Nagaï Kafû <<Le Songe d'une nuit du mois de juin>>
Sub Title	永井荷風「六月の夜の夢」(『あめりか物語』)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2012
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.55 (2012. 10) ,p.27- 45
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20121019-0027

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction[1)]

Récits d'Amérique de Nagaï Kafû « Le Songe d'une nuit du mois de juin »

YAMAMOTO Takeo

Nagaï Kafû (1879–1959), un des plus grands écrivains du Japon moderne, passa son adolescence aux États-Unis et en France de 1903 à 1908. Il partit du Japon le 22 septembre 1903 et arriva à Seattle le 7 octobre 1903. Pendant son séjour en Amérique, il travailla à l'ambassade du Japon à Washington et dans la succursale d'une banque japonaise (Yokohama shôkin ginkô) à New York de 1905 à 1907, tandis qu'il étudia l'anglais, le français et la littérature anglaise de 1903 à 1904. Quittant les États-Unis, il partit pour la France le 18 juillet 1907 et arriva au Havre le 27 juillet 1907. Il travailla dans la succursale de la banque japonaise mentionnée ci-dessus à Lyon de 1907 à 1908. En mars, il donna sa démission à cette banque et s'amusa à Paris pendant deux mois environ. Il quitta la capitale le 28 mai. De Londres, il partit en bateau pour le Japon.

Son séjour aux États-Unis et en France porta ses fruits : les *Récits d'Amérique* [Amerika monogatari] (1908) et les *Récits de France* [Furansu monogatari] (1909). Ce sont de rares témoignages sur l'Amérique et la France au début du XXe siècle, écrits par un jeune écrivain japonais. Certes, ce sont des témoignages, bien qu'ils soient fictifs. En effet, ces récits se

1) L'auteur de cet article traduit : Nagaï Kafû, *Amerika monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 320–345.

basent sur l'observation et l'expérience de l'écrivain.

Voici ma traduction d'un conte situé à la fin des *Récits d'Amérique*. C'est une histoire d'amour entre un Japonais et une jeune fille américaine. Juste avant de quitter les États-Unis, il la rencontre et tombe amoureux d'elle. Ils s'aiment passionnément, mais il la quitte pour continuer sa carrière. Remarquons surtout la fin de ce conte : le protagoniste est dans un bateau pour la France. Dans sa cabine, il entend des gens en liesse crier sur le pont : ils voient enfin les lumières du port du Havre après une dizaine de jours de voyage sur mer ; le héros, lui aussi, se dirige vers le pont, pour voir la France pour la première fois. Cette scène couronne les *Récits d'Amérique*, c'est-à-dire, l'histoire s'arrête, juste avant que le protagoniste voie la France.

À la suite de « Le Songe d'une nuit du mois de juin », on pourrait recommander de lire un conte situé au début de la version courante des *Récits de France*, intitulé « Bateau et voitures ». En effet, au début de ce conte, sur le pont d'un bateau, le protagoniste regarde, parmi les gens, les lumières du Havre : la dernière scène du dernier conte des *Récits d'Amérique* et la première scène du premier conte des *Récits de France* composent une très belle séquence.

« Le Songe d'une nuit du mois de juin » des *Récits d'Amérique* traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Juste maintenant, le navire « Bretagne », bateau à vapeur français, quitte, à l'heure, le quai à l'embouchure du fleuve Hudson. Il m'emmènera d'Amérique du Nord aux côtes de l'Europe. Je suis devenu un voyageur !

Les gratte-ciel se dressant, comme des cumulus étranges, dans le ciel du mois de juillet, le pont de Brooklyn qui s'étend sous la voûte céleste plus grandement qu'un arc-en-ciel, la statue de la Liberté dressée verticalement au milieu de l'eau...des scènes de la baie que je voyais presque tous les jours se cachent peu à peu entre le ciel et les vagues...puis, le navire passe le long du quai de l'île de Staten Island bien boisée, et va partir, par le promontoire du Sandy Hook, pour l'océan Atlantique...

Ah ! désormais, je ne verrai jamais plus les montagnes et les eaux d'Amérique : ça doit être la dernière occasion ! ! Après avoir quitté l'Amérique, quand pourrai-je, de nouveau, la visiter ?

En m'appuyant à la balustrade sur le pont, je contemple les toits et le bois de l'île de Staten Island inoubliable, en essayant de les mémoriser — Oh, c'est sur la plage de cette île que j'avais passé un mois au début de l'été jusqu'à hier où je suis monté dans ce bateau — hélas, le jour dans la matinée du mois de juillet emplit la mer et le ciel de vapeur de couleur plomb ; à cause de cela, le bois et les maisons de même que la butte deviennent vagues, ce qui nous évoque des nuages traînant.

Souvenirs, regrets, attachement — Ah, existe-il quelque douleur plus atroce et insoutenable ! D'ailleurs, je suis sentimental et un voyageur solitaire ; si le clair de lune triste entrait par la fenêtre de ma cabine, je deviendrais fou et me jetterais dans l'eau... Il faut pleurer quand on le veut. Il vaut mieux parler

de sa tristesse, lorsqu'on est triste. Remué sur l'Océan Atlantique, j'écris...

Il y a quatre ans, j'avais quitté le Japon. Maintenant, l'Amérique est devenu mon deuxième pays natal. Mon premier souvenir inoubliable et nostalgique concerne une jeune f lle que je viens de quitter hier soir, c'est Rosaline.

Mon histoire a commencé au début de cet été où toutes les fleurs de pommiers étaient tombées dans le verger. Après avoir visité et examiné beaucoup de parties de la société américaine, j 'attendais que ma famille m 'envoyât, à la f n de l'automne, de l'argent pour aller en Europe ; pendant cette attente, j'ai déménagé près de la plage de l'île de Staten Island, située à l'entrée de la baie, pour éviter la chaleur estivale du centre de la ville de New York.

L'île de Staten Island est une station estivale, connue de tous les gens qui ont passé un été à New York. La plage sud, la plage centrale... partout on peut nager dans cette île, et on peut trouver de petits théâtres, des terrasses... Mais moi, évitant la foule, j'ai choisi, pour me reposer, une bourgade au bord de la mer, un lieu presque inconnu et mal desservi, loin du centre de cette île. En effet, peu de pêcheurs très actifs seuls y viennent le week-end depuis le centre de la ville.

On monte dans un chaland à vapeur qui ressemble à un *yakatabune*[2]. Il est assez gros, plat et ovale, traverse la mer et arrive sur l 'autre rive, puis on monte dans le train qui nous mène en 30 minutes à l'endroit où j'ai séjourné. Les gens qui habitent au centre de la ville de New York, une cité peu boisée, seront étonnés de l'atmosphère si pure, de la verdure fraîche et variée, s 'ils entrent dans cette île : on se sent comme dans un rêve. Ce qui m 'a bien plu surtout, c'est son paysage assez petit, adorable et si varié, alors que la plupart

2) C'est une barque de type japonais sur laquelle est construite une petite maison où on mange et boit.

des campagnes américaines sont plates et ennuyeuses. Le chemin de fer, où roule le train à vapeur, sépare l'île en deux côtés: un côté comprend un petit bois, une petite rivière traversant la campagne verte, qui mène à la mer intérieure silencieuse, et l'autre côté une colline boisée, verte et plus ou moins vallonnée, ce qui m'évoque vaguement Zushi et Kamakura ; et en plus, on trouve également un champ plat où des chrysanthèmes jaunes et blancs fleurissent à perte de vue, ou des marais herbus de plantes aquatiques : phragmites, roseaux, massettes, nénuphars... ce paysage me fait peur.

En regardant ces paysages par la fenêtre du train, on s'en va et s'arrête à quatre ou cinq gares en bois, enfin on arrive à celle où je descends ; juste après avoir quitté le quai de bois, un bistrot allemand existant sur un côté de la rue fait face à l'autre bistrot géré par un autre compatriote sur l'autre côté, et devant ces bistrots, s'arrête un omnibus venant d'une auberge au bord de la mer, pour guider les touristes. Alentour, beaucoup de maisons sont côte à côte, et on trouve également des boutiques de produits de nécessité : marchand de couleurs, marchand de légumes, boucherie, cordonnerie... on entend des bébés et des enfants crier, et des femmes au foyer gronder à voix haute, mais après ce quartier, si on prend une allée de platanes à droite ou une autre à gauche, et continue deux ou trois cents mètres, on trouve un buisson peut-être jamais taillé ou des toits souillés au pied de la colline joliment fleurie et feuillue. Aux quatre vents, les petits oiseaux chantent, puis de temps en temps les chiens aboient et les poules chantent ; ces sons retentissent vraiment jusqu'au loin.

On continue dans cette rue très silencieuse et franchit une petite montagne aux pentes ondulées, et on trouve la maison où j'ai séjourné. Elle est à côté d'un petit chemin serpentin qui mène jusque près de la mer. C'est une maison à un étage avec une véranda ; devant elle, un buisson de mauvaises herbes et d'arbres laissés à l'abandon servent de taillis pour couper le vent, et derrière la maison, un bois de chêne se dresse, comme s'il la couvrait. Juste

devant elle, deux vieux cerisiers enveloppent son toit, et un peu loin, sur la pelouse, encore deux pommiers dont les branches sont basses.

Le chef de famille était un petit homme roux, un employé de la société des chemins de fer de cette île ; il travaillait depuis vingt ans environ et donc chaque matin, il allait, en train, au bureau principal de cette société. Il était plus silencieux que la plupart des Américains, mais quand j'ai déménagé dans cette région du centre de la ville, après avoir contracté un engagement par l'entremise d'un homme, il m'a chaleureusement accueilli comme si on avait revu un homme après dix ans d'absence ; avec sa femme laide dont les dents étaient souillées, il m'a guidé à l'intérieur de la maison, dans le potager derrière celle-ci et autour du poulailler ; il m'a également présenté son chien nommé *Sport* et m'a expliqué la géographie de l'île de Staten Island ; enfin il m'a montré, dans le salon, un grand dictionnaire Webster publié environ vingt ans avant, pour me le faire utiliser en cas de besoin.

Je louais une chambre au premier étage en face d'un bois de chêne ; dans la matinée, j'y rangeais des catalogues et des documents que j'avais ramassés chaque fois que j'avais visité Chicago, Washington, Saint-Louis ; l'après-midi, sous un cerisier juste devant la maison, en attendant la soirée pendant laquelle je me promenais, je lisais et faisais la sieste, chatouillé par le vent frais de la mer qui venait par-dessus une petite colline.

Avec la famille du maître de maison, je prenais le dîner ; après, vers 7 heures et demie, je prenais une canne, et j'allais dans le petit chemin devant la maison, passant entre des taillis et de mauvaises herbes, et puis je franchissais cette petite colline, et la descendais vers la mer. Au bord de la mer, il y a un pré marécageux : là, il n'y a aucune roche et aucune pierre où déferlent des vagues, bien qu'il y en ait au bord de la mer autour de la ville de New York ; une île flottante longue et verte, où poussent des roseaux, s'accuse dans la mer azure : cela ressemblerait à un marais ou à un ravin ; *a priori*, sa

silhouette agréable et sa courbe douce m 'évoquent, sans aucune raison précise, une beauté nue, couchée, qui avait l'air fatiguée après un rêve de plaisir.

Près de cette île f ottante dans la mer intérieure silencieuse dont le courant n'est pas très fort, sont attachés des bateaux de pêche du village proche, de petits voiliers et des bateaux à moteur : tous sont peints en blanc, ce qui nous évoque des cygnes dans l 'étang d'un jardin. Au crépuscule, après le coucher du soleil, on voit des couleurs indé f nissables, composées de rouge du soleil couchant, de bleu de l 'eau au crépuscule et de vert de toute l 'île f ottante.

Maintenant, je n'ai plus envie de chercher d 'autres beaux paysages. Tous les jours, je demeurais dans le même endroit et contemplais sans f n la baie et l'île f ottante ; bientôt, alentour, il ferait sombre, et de petits bateaux blancs deviendraient, dans l'eau noirâtre, invisibles ; le crépuscule en Amérique s'enfuyait très rapidement ; à mon insu, il arrivait un soir d'été du mois de juin, silencieux et plus ou moins clair —.

Ah, un soir d 'été du mois de juin ! Quelle fantaisie ! Quel monde comme un mirage !... Plus il faisait chaud, plus les moustiques se multipliaient, alors que d'innombrables lucioles se croisaient sur tout le champ et dans tout le bois, comme la pluie. La marée du soir clapotait près de racines de roseaux et les feuillages de saules pleureurs et ceux d'érables chuchotaient dans le vent de la nuit. Je ne sais quels petits oiseaux chantaient avec les chants de grillons et de grenouilles qui ne s 'arrêtaient point. L'air était rempli par l'odeur de mauvaises herbes qui poussaient aussi hautement que possible. Je suis vagabond. Même si un jour je connaissais l 'été en Suisse et la nuit d'hiver en Italie, pour réaliser le rêve de tous les poètes, je ne pourrais jamais oublier cette vue de nuit d 'été dans l'île de Staten Island. Pourquoi ? Parce que, maintenant je suis entre la mer dormante et le bois qui se repose ; je suis debout parmi d 'hautes herbes, d'où apparaît mon torse ; je regarde d'innombrables étoiles dans le vaste ciel ; j 'écoute les colloques de toute la

Nature ; et surtout je contemple la pluie de feux de lucioles bleus et incomptables ; à mon insu, je ne me sens plus en Amérique du Nord : je ressens fort une sorte de mystère et tomberais bien en extase comme si j'errais sous le ciel de l'Orient, un pays au sujet duquel les poètes décadents écrivent des vers...

Une semaine après mon déménagement dans cette île, un soir, après avoir contemplé l'île flottante au crépuscule, je suis revenu très lentement jusqu'au pied de la colline, parce que je ne voulais pas directement renter à la maison.

C'était probablement en raison du beau temps. Les lumières de lucioles éclairaient plus bleues que d'habitude ; les étoiles étincelaient plus clairement ; l'odeur d'herbes sentait plus fort. J'ai donc ressenti : « Ah ! c'est une vraie nuit d'été agréable. Sur la terre, il n'y a ni l'hiver qui flétrit les fleurs, ni l'orage ni la mort ni le désespoir ni même aucune chose ; le corps s'enivre d'une atmosphère fraîche d'été... » En même temps, j'ai pensé : « j'ai envie de dormir, autant que possible, dans ces mauvaises herbes autour de moi, comme un lièvre ou un renard. » Et en m'appuyant sur une canne, je lève les yeux vers le ciel étoilé... À ce moment-là, on a entendu, tout à coup, dans une maison sur la colline devant moi, une jeune fille chanter avec le son du piano...

Qui ne pourrait pas imaginer combien j'ai été ému dans ce cas-là ! J'ai tout de suite cherché à suivre la voix, mais le son du piano s'interrompit comme la rosée tombant et s'effaçant et la voix ne continuait plus après une phrase de mélodie à voix basse, qui était une ébauche sans doute. Après, il me restait une nuit d'été claire comme tout à l'heure. Je n'entendais plus que des insectes et des grenouilles chanter.

En oubliant les moustiques autour de moi, je regardais longtemps la maison sur la colline, d'abord debout dans les herbes, puis m'asseyant dans celles-ci.

Je ne pouvais plus entendre sa chanson, bien que je l'attendisse encore. La lumière qui s'était enfuie par la fenêtre s'éteignit tout à coup : je le constatai à travers les arbres, et puis tout de suite un chien aboya deux fois, ensuite j'entendis la petite porte de haie s'ouvrir avec un petit bruit.

Je me suis enfin réveillé d'un rêve et je me suis senti profondément fatigué. J'ai alors pensé : « Ah ! je vais rentrer chez moi et je vais me coucher sans rien faire. » Sans aucune hésitation, je grimpais et descendais vite la colline et continuais dans la route herbue et ondulatoire, et puis, tout à coup, je m'aperçus d'une silhouette si blanche à 15 mètres environ de moi, le dos d'une jeune fille qui n'était pas très grande. Grâce au ciel de la nuit d'été, à l'étincellement des étoiles, et aux lumières des lucioles, se distinguaient, même au crépuscule, sa main qui remuait un éventail japonais pour chasser des moustiques, et ses habits blancs en bas desquels dépassaient des sandales de tissu blanc. De temps en temps, je pouvais distinguer les choses minutieuses, bien que l'espace fût sombre et vague.

Sa silhouette se cacha, au tournant de la route herbue, derrière de mauvaises herbes plus hautes qu'elle, mais à ce moment-là, je l'entendis fredonner. Enfin, elle s'arrêta : là, c'est inopinément devant la maison où j'habitais.

Ça m'a étonné ! puis je m'arrêtai à 15 mètres environ d'elle. En ne le savant pas, elle appela de dehors la maîtresse de maison, avec un ton de plaisanterie : « *Ho, ho !* », puis, de l'intérieur, elle lui répondit à haute voix : « *Come in !* », ce qui nous évoque une manière de la vie américaine informelle et naturelle. Pourtant elle n'y entra pas, préférant, en été, l'extérieur malgré les moustiques, puis elle s'assit sur la véranda entourée de lierre de chèvrefeuille sentant bon.

C'est elle qui a chanté tout à l'heure, c'est Rosaline, la femme que je ne pourrais jamais oublier malgré tous mes efforts.

Ah, cependant je n'ai jamais imaginer ce qui se passerait entre nous, au

moment où la maîtresse de maison me l'a présentée – ou plutôt je ne pensais même pas que je pourrais devenir un de ses amis. Pourquoi ? Parce que je n'avais jamais parlé avec les femmes américaines des sujets s'accordant à mon goût. Autant que je sache, les Américaines sont trop vivantes et trop saines psychologiquement qu'on ne peut pas parler radicalement avec elles de l'art et de la vie. Ainsi, lorsqu'on me présentait une Américaine à telle ou telle occasion, je ne la considérais que comme une interlocutrice pour des exercices d'anglais et pour une observation humaine : quant à elles, je n'attendais jamais une vraie conversation ni le plaisir d'un rire de tout cœur.

Ce soir-là, avec Rosaline que j'ai vue pour la première fois, j'avais donc comme d'habitude l'intention de parler de l'automobile et de l'église : à mon avis, aux États-Unis, les jeunes hommes devaient parler de ces sujets avec les jeunes femmes. Mais, dès le début, elle m'a demandé si j'aimais l'opéra, c'était inattendu ; ensuite elle m'a parlé des sujets suivants : *Madame Butterfy* de Puccini, Madame Melba qui plaisait, cette année-là, très bien aux milieux musicaux d'Amérique après 4 ou 5 ans d'absence, et la Symphonie Domestica de Strauss, pour la première fois exécutée en Amérique au printemps de cette année. Ces sujets étaient si inopinément intéressants que j'ai presque manqué pleurer en oubliant mon attitude envers les Américaines que j'avais gardée jusqu'à ce moment-là.

J'avoue que j'aime les femmes occidentales. J'adore surtout parler avec elles, tantôt en anglais tantôt en français, de l'art occidental depuis l'antiquité grecque jusqu'à nos jours, j'aime en parler avec elles sous le ciel ou au bord de l'eau de l'Occident. J'étais trop exigeant envers elles pour ne pas être déçu.

La maîtresse de maison est partie pour le poulailler derrière la maison, sous prétexte qu'elle avait entendu quelque bruit, mais en réalité, c'est à cause de notre sujet si artistique ; de plus, selon un usage de ce pays, la mère de même que le professeur quittent l'endroit où un jeune homme et une jeune

femme s'entretiennent, pour ne pas les déranger.

À mon insu, nous parlions de la vie des Japonaises, de la vogue parmi elles et de leur mariage ; je lui demandai si elle voulait continuer à vivre célibataire, parce que bien des Américaines ordinaires ne se mariaient jamais avant la fin de leur vie.

Elle a eu alors l'air très fâchée, peut-être parce que je l'avais mise parmi les Américaines « ordinaires ». Elle fit un geste un peu théâtral, et dit : « Je ne veux pas vivre célibataire, mais je dois finir ma vie toute seule. Mais cela ne vient pas d'une vie inactive, je ne deviens ni une veuve française, désespérée et misérable à cause d'un ennui, ni une *old maid* américaine têtue et atroce. J'ai étudié aux États-Unis, mais, jusqu'à cinq ans, j'ai été élevée en Angleterre et mes parents sont des anglais de pure souche. Les Anglais se battent en riant jusqu'à la mort. Donc, si je vivais seule jusqu'à la fin de ma vie, je serais toujours une femme vivante. »

Elle déclara cela avec un ton fort : c'était très anglais. En effet c'est la décision typique d'une Anglaise intransigeante intransigeante, pourtant en regardant le petit corps chétif de Rosaline, j'ai senti une tristesse d'autant plus que le ton de ses mots était fort. Il était également possible que ma tristesse vînt de cette nuit-là extrêmement jolie et silencieuse.

Ensuite, à sa demande, je devais déclarer mes principes. Mais ce n'étaient ni mes principes, ni ma proposition ni mon avis, c'était plutôt un rêve, une fantaisie semblable à un délire – il n'y a qu'un rêve dans mon cœur.

J'ai déclaré que je redoutais le mariage. Quant à la réalité du mariage, j'y trouve un désespoir. La réalité est mon grand ennemi. Je cherche l'amour, mais je préfère le chagrin d'amour à l'achèvement d'un amour. Lorsque l'amour s'achève, il s'efface comme la fumée, je voudrais donc garder, pendant toute ma courte vie, un véritable rêve de l'amour à travers un amour inachevé ou un amour perdu. C'est mon souhait. « Rosaline, vous connaissez une anecdote entre Léonard de Vinci et la Joconde ? », lui demandai-je.

Quand la maîtresse de maison revint du puits derrière la maison avec des verres d'eau, moi et Rosaline changèrent, tous les deux en même temps, de sujet, puis celle-ci quitta, à une occasion, sa chaise tout en demandant l'heure. Il était déjà onze heures du soir.

En revanche, le maître de maison ne revenait pas encore : il était parti au début du soir pour jouer au poker parmi des villageois. Dans cette maison, il n'y avait qu'un seul homme, c'était moi, je devais donc la conduire chez elle. À l'aide d'une lanterne allumée par la maîtresse de maison, je marchais sur la route herbue jusqu'à la plage, en tenant légèrement le bras de Rosaline...

Ah, ce n'était pas dans une pièce de théâtre, mais c'était dans la réalité que je jouais un joli rôle tel que cela ! Après être arrivé aux États-Unis, j'ai, à maintes reprises, marché avec une jeune fille sur la route de nuit, à l'ombre des fleurs, mais pourtant, je ne sais pourquoi, mon cœur n'avait jamais été aussi troublé.

À cause de quoi ? À cause du silence extrême de nuit dans l'île toujours silencieuse ? À cause du bruit émouvant du feuillage et de celui des herbes qui nous évoque la brise d'orage ? À cause des chants indiciblement clairs d'insectes et de grenouilles, et de leurs échos revenant du ciel étoilé ? Cela nous évoque que Rosaline et moi seuls s'éveillions entre ciel et terre. Je ne sais jamais pourquoi. Je voulais, de tout cœur, ne pas lui faire sentir mon cœur troublé que je ne pouvais pas contenir. Donc je levai les yeux vers le ciel pour ne pas lui faire voir mon visage dans le reflet de la lanterne que je tenais à la main et qui éclairait nos pieds sur la terre ondulatoire.

Rosaline, elle, muette, monta progressivement la pente en marchant plutôt vite. Le toit de sa maison apparut au-dessus des herbes très hautes... et puis on arriva sur le sommet de la colline, devant les deux, se déroulait très largement le grand ciel ; on ne voyait pas la surface de la mer, parce qu'elle était trop sombre, mais, partout dans la mer intérieure, on pouvait compter de

nombreux feux de phares, et au lion, sur le promontoire du Sandy Hook, la sortie vers l'océan Atlantique, se réfléchissaient toute la nuit les projecteurs qui éclairaient les bateaux sur la mer intérieure. Derrière moi et juste sous mes yeux se déployaient les arbres du village en été, qui étaient très noirs.

Je m'arrêtai inconsciemment, et elle dit comme dans un rêve : « *Beautiful night, isn't it ? I love to watch the lights on the sea.* » Cela me semblait un vers très agréablement rimé.

Comment devais-je lui répondre ? Je fis oui d'un signe de la tête simplement, tandis qu'elle tira vite la manche de ma chemise et dit : « un oiseau chante. Quel oiseau ? un rouge-gorge ? »

En effet, une voix douce, frêle et haute comme une flûte s'arrêtait une fois et continuait de nouveau.

Cette fois-ci, je n'hésitai plus à assurer : « Ce serait un *rossignol* dont le chant était entendu par Roméo à un rendez-vous en cachette, nocturne. Selon ce que j'ai entendu, en Amérique, il n'existe pas d'oiseau nommé *Nightingale* ou Rossignol, qui chante le soir, mais en entendant maintenant ce chant doux, je ne peux m'empêcher de croire que c'est cet oiseau évoqué dans les vers. »

De fait, même Rosaline, élevée dans ce pays, ne connaissait sûrement pas le nom de cet oiseau. Les deux étaient d'accord sur ce point : c'est l'oiseau dont le chant était entendu par Roméo ; on voulait à nouveau entendre une ou deux voix de son chant, mais probablement il s'envola déjà vers quelque endroit.

Je la conduisis chez elle qui se trouvait à droite de la route, à un ou deux pas du sommet de la colline, et on se serra la main au-dessus de la haie entourant le gazon et le jardinier, puis on se dit un mot : « *Good night.* » Ainsi, nous nous sommes séparés ce soir-là.

Le lendemain matin, je me suis levé et ai pensé que la nuit passée était un rêve. Cela était trop poétique et trop beau pour croire que ce fût un fait ;

en revanche, ce souvenir m'attrista, car il ne m'arriverait plus une chose pareille.

Au déjeuner, la maîtresse de maison me parla de Rosaline, bien que je ne le lui demandasse pas. Son père était un marchand anglais et vint aux États-Unis avec sa famille ; il fit habiter Rosaline dans la pension d'une école religieuse et partit pour Cape Town en Afrique du Sud...enfin il est revenu, avec une grande fortune, en Amérique il y a 7 ou 8 ans. Puis il a fait construire une maison de campagne où il est en retraite avec sa femme et sa fille. Ainsi, Rosaline fut élevée à l'écart de ses parents, et, à cause de cela sans doute, elle est, jusqu'à aujourd'hui, forte et solitaire en n'ayant presque aucune amie et décide toujours toute seule pour ne pas consulter ses parents et d'autres. D'ailleurs, elle n'a jamais l'air solitaire et triste.

Après le repas, j'ouvris, sous ce cerisier, un recueil de poèmes de Mallarmé que je lisais depuis 2 ou 3 jours, et puis ses vers m'intéressèrent. Dans la lecture, j'oubliai peu à peu tout : ce qui s'était passé la veille au soir, ce qui avait lieu dans le monde et la situation où j'étais. « Quel bel été ! », me dis-je, en ne contemplant qu'une ombre du cerisier sur la pelouse et que des rayons du soleil sur le chemin. Le soir approchant, je m'aperçus, pour la première fois, que je passerais forcément devant la maison de Rosaline en prenant la route unique pour aller voir l'île flottante.

Je veux la voir ou non ? Mon sentiment n'étant point décidé, je marchais dans cette route herbue. Assez loin du sommet de la petite montagne, j'entendis la voie de Rosaline comme celle d'une alouette, derrière de mauvaises herbes au crépuscule : « *Hellow ! here I am !* » Elle me dit qu'elle allait voir ma maîtresse de maison ce soir-là aussi, mais j'ai un peu imaginé qu'elle voulait, en fait, me voir.

Ce soir-là aussi, nous parlâmes ensemble jusqu'à une heure avancée de la nuit, puis comme la veille au soir, avec une lanterne, je la conduisis, dans le chemin nocturne, jusqu'à la haie de sa maison : à mi-chemin, nous enten-

dîmes, de nouveau, le chant d'un oiseau dont le nom était inconnu. Et encore le lendemain après-midi, je tombai sur elle dans la grande rue du village : je marchai, sous son ombrelle, avec elle qui allait à la poste.

Désormais, je l'ai rencontrée, presque au moins une fois par jour, à quelque endroit, car il n'y avait pas de nombreuses routes dans ce petit village et que nous fixions à peu près l'heure de notre promenade. Ainsi, lorsque la pluie m'empêcha de la voir, deux jours successifs, elle me manqua tellement que je ne pouvais presque pas supporter ma situation : sous une lampe, j'entendais, tout seul, le bruit de la pluie sur les toits. D'ailleurs, cela m'attrista sans doute d'autant plus que je n'avais jamais connu cette sorte de bruit, pendant deux ans au milieu de la ville de New York. De toute façon, avant de dormir toutes les nuits, j'en arrivai à prier, intérieurement, le ciel étoilé, qu'il fît beau pour aller en promenade le lendemain aussi.

En été, il faisait chaud et beau tous les jours, bien qu'il fît parfois seulement de l'orage : cela était mon idéal. Le clair de lune était surtout beau. Je n'ai jamais regardé, chaque nuit, plus attentivement le croissant grandir que cet été-là.

Ah ! maintenant je hais ce clair de lune, car sans cela, Rosaline et moi, nous ne nous serions jamais embrassés sur les lèvres aussi rapidement ! alors que les nuit du mois de juin étaient extrêmement belles, avec des oiseaux nocturnes, le chant d'insectes, l'odeur d'herbes et le bruit du feuillage.

Je lui avais déjà dit que je devrais quitter les États-Unis juste au début de l'automne où les feuilles vertes se mettraient à devenir jaunes et rouges. Je lui avais également demandé de devenir une amie de lettres, car, au souvenir de mon séjour de quatre ans en Amérique, je voulais avoir une blonde qui échangeait longtemps des lettres avec moi ; elle était d'accord avec moi et voulais m'écrire avec une orthographe à la manière de Roosevelt, laquelle était difficile à lire. Autrement dit, nous nous amusions dans ces belles nuits d'été, tout en sachant, depuis le début, notre situation.

Ah ! pourtant les nuits estivales étaient trop belles pour que les jeunes gens s'amusassent simplement. Peu à peu, le clair de lune emmena, à notre insu, notre âme à la féerie lointaine, en éclairant doucement nos épaules chaque nuit dès la nouvelle lune.

Je ne veux jamais dire que ma décision fût faible, car je me suis fortement décidé à ne jamais déclarer mon amour à une jeune f lle telle que Rosaline, malgré mon vrai sentiment.

La nuit de pleine lune, nous regardions la lune jusqu 'à une heure avancée de la nuit, même après minuit. « Sur sa surface, on voit, dit-elle, un visage de l'homme en Amérique. » « On voit, dis-je, un lapin debout au Japon. » Nous nous sommes amusés à discuter sur ce sujet : lequel est correct ? Juste le lendemain, j 'ai reçu, inopinément, une lettre de ma famille de mon pays natal : à la demande de mon père, je devais partir pour l 'Europe avant les deux semaines suivantes, donc encore très loin du début de l 'automne. Je lui ai dit ce fait, sans aucune hésitation, comme si je lui avais parlé d 'une randonnée jusqu'au centre de la ville de New York : en ef fet, mon attitude était froide et peu maniérée.....

Par ailleurs, Rosaline, elle aussi, n'a pas eu l'air trop étonnée et m'a demandé si j'allais en France ou en Italie et quand je partirais, et puis après, comme d'habitude, elle a parlé avec la maîtresse de maison dans le salon.

Après 22 heures, je suis sorti avec elle pour l 'accompagner comme chaque nuit, le clair de lune à la seizième nuit était plus beau que la veille au soir. Cela nous l'a fait contempler sans mot dire, même nous qui étions habitués à regarder la belle lune. Marchant dans la route herbue jusqu 'aux environs de la colline, tout à coup, une certaine tristesse s 'est emparée de mon cœur ; j'ai donc essayé de reprendre courage, tandis que Rosaline s 'est appuyée, soudainement, sur mon bras : A-t-elle fait un faux pas à cause d 'une pierre sur la route ? Étonné, j'ai pris sa main ; par suite de cela ? Elle a mis la tête profondément sur ma poitrine.

Pendant une demi-heure, nous nous embrassâmes, sans mot dire, au clair de la lune, jusqu'à ce que nos vêtements devinssent lourds à cause de la rosée. En effet, nous n'avions aucun mot à dire, car nous savions déjà bien, tous les deux, notre situation : même si on s'était passionnément aimé, on n'aurait pas pu longtemps s'enivrer d'un rêve de bonheur : j'étais un voyageur vagabond ; elle était une fille de famille. Donc maintenant, je n'ai que deux idées à proposer : rompant mes relations familiales, je chercherai une façon de vivre indépendant aux États-Unis, ou je lui ferai quitter l'Amérique de même que ses parents. Il existe seulement ces deux idées. Mais, je ne peux jamais les proposer, même si la séparation était tellement cruelle. Et Rosaline, elle aussi, ne pourrait jamais me demander d'abandonner toute ma carrière jusqu'à aujourd'hui.

Oh ! avions-nous bien le sens commun ? La morale américaine nous a-t-elle si bien influencés, à notre insu ? Ou bien, notre amour n'était-il pas si passionné ? Non ! non ! notre amour est, sans aucun doute, aussi mortellement profond que celui entre Roméo et Juliette et celui entre Paolo et Francesca. Nous ne savions point quand nous nous reverrions après notre séparation. Nous le savions bien. Donc dès le lendemain, nous nous sommes embrassés longtemps sur les lèvres, tous les après-midi, dans un bois solitaire, loin du village, pour chanter, à l'avenir, notre amour éternellement perdu, un beau rêve en un moment, qui nous ferait pleurer jusqu'à la fin de notre vie.

Ah ! ah ! le navire a fini de traverser l'océan Atlantique et va arriver au port du Havre. On dit qu'on a vu des montagnes en Irlande ce matin.

Je n'ai plus le temps d'écrire mes souvenirs. Je suis séparé d'elle depuis une semaine seulement et nous sommes déjà très loin l'un de l'autre !

Plus je m'éloigne d'elle, plus je me rappelle précisément ses traits. Ses cheveux blonds étaient un petit peu noirâtres. Elle les nouait négligemment.

Ils étaient plus longs que la plupart des Occidentales et elle soulevait souvent ses mèches folles sur son front avec ses doigts : cela me charmait. Debout à côté de moi, sa tête était à la hauteur de ma mâchoire, elle était donc plus petite que la plupart des Américaines, mais elle était charnue et avait le corps droit, de sorte qu'elle semblait, de temps en temps, très grande. Ses yeux profondément bleus m'évoquaient un lac ; son visage était long et avait l'air aigu. Son expression trahissait son tempérament nerveux, lorsqu'elle parlait sérieusement, tandis qu'on y trouve une majesté indicible et un ennui profond, quand elle se taisait. C'est-à-dire, juste au contraire d'une beauté charmante en Europe du Sud dont la silhouette est pittoresquement claire, elle avait quelque chose d'aigu qui comportait une sorte de tristesse, mais celle-ci comprenait une certaine tendresse propre à la femme : elle était un des types trouvés parmi les Anglo-Saxonnes habitant au Nord...

Tout à coup, j'entends les gens sur le pont parler haut. « On voit les lumières du port du Havre » dit-on. En disant : « Nous voilà en France », quelqu'un court dans le couloir à côté de ma cabine. J'entends les hommes et les femmes sur le pont chanter ensemble *La Marseillaise* :

Allons enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé
.....

Moi, enfin j'arrive en France !

Oh ! mais que pourrais-je faire pour contenir mon chagrin d'amour. Je me souviens d'un poème que Musset composa pour rendre hommage à un morceau de musique de Mozart :

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé,
.....
.....
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
.....
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira :
Rappelle-toi.

Me le récitant, je marche pas à pas vers le pont, pour saluer les montagnes de France.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira ;
Rappelle-toi, quand la f eur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus ; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur f dèle.
Écoute dans la nuit,
Une voix qui gémit :
Rappelle-toi.

Rappelle-toi – Rappelle-toi –

(Écrit, sur le bateau, en juillet 1907)